

Recueil après recueil, explorateur du quotidien, Roland Tixier dresse l'inventaire des choses vues, des petits faits, des émotions intimes saisies sur le vif. Pas à pas, il garde trace, histoire de défier la fuite inexorable du temps. En exergue, deux vers du poète bouddhiste Pang Yun donnent la clef d'une exigence aux antipodes des vanités de salon : « *Jour après jour je ne fais rien de rare ; / Mais je m'y tiens tout naturellement.* » La démarche rappelle aussi celle de Pérec dont, sans le nommer, Roland Tixier reprend (dans le désordre) une formule révélatrice d'un hasard objectif ou d'une empathie posthume : « *trier classer ranger / n'être pas si possible / son propre encombrant.* »

Comme le note justement Christian Degoutte, dans la préface, ***Avec le temps***, suite de haïku, « dessine un seul poème. » La rue est le pré carré du poète, sans borne ni passage interdit : « *Ce qui retient dans ce livre, c'est le pas, c'est comme on trace son chemin...* »

Cette écriture d'instantanés rappelle parfois ce qu'Yves Martin dit de la poésie telle qu'il la conçoit : des « *copeaux* » ! Roland Tixier lui aussi rabote à l'extrême, dépouille, jusqu'à la mise à nu du sens, ou bien selon Christian Degoutte, ne se payant pas de mots, il fabrique : « *de la petite monnaie de poésie.* »

L'angoisse existentielle, le vieillissement physique, la solitude et la mort sont des thèmes très présents dans ce recueil. L'amour du monde réel aussi, mais l'éloignement progressif provoque des bouffées de nostalgie : « *j'avais le monde à traverser / je me mesure désormais / aux dimensions des parkings.* » Les points de non-retour d'une « *vie d'autoroute* » s'accumulent avec pour aboutissement inexorable « *le tunnel* » où se perdre. Avec un brin de philosophie terrestre, l'on feint de se résigner : « *larmes du matin / tu dis cela n'est rien / rien que la vie qui passe.* » Ou encore, avec un art subtil de la métaphore minimaliste du futur qui s'étirole : « *j'avance dans l'âge / les caissières picorent / les centimes dans ma main.* »

Des petites scènes ludiques, au réel comme au figuré, éclipsent ici et là les brumes de mémoire, les regrets, la tyrannie omniprésente de l'horloge physiologique : « *marelle sur la place / la mère montre à sa fille / comment atteindre le ciel.* » Au hasard des brèves de trottoir : « *feuilles mortes de septembre / le cantonnier et le poète / devisent en connaisseurs...* »

Rien de rare en effet, parfois même la banalité abrupte, sans la moindre mise à distance. Au contraire, Roland Tixier assume le concentré ou la cristallisation en trois vers libres des choses simplement vues ou pensées. Il revendique, à l'instar de Pierre Michon, le parti pris des *vies minuscules*...

© **Michel Ménaché**

Roland Tixier est un poète modeste, qui pratique la modestie comme d'autres usent de la provocation, avec l'assurance assez troublante de qui sait posséder dans son jeu un atout maître, - modestie qu'il s'applique à suivre comme on le fait d'une ligne politique, modestie sur laquelle de longue date il a fondé une esthétique, mot que sans doute il récuserait. « *Avec le temps* », publié aux Carnets du Dessert de Lune, n'a présenté, à mes yeux du moins, aucun charme immédiat : il m'a fallu le temps d'une lecture soutenue et attentive pour en découvrir les richesses, - « richesses ordinaires des gens modestes » entends-je ironiser Christian Degoutte, son préfacier - ; découvrir le pari de l'auteur, qui est de refuser les artifices ordinaires de la séduction, images, jeux ou effets de langage ; de s'appliquer à écrire avec la plus grande platitude. Qui n'est pas la recherche d'un dépouillement : un poème comme

*ça y est ce matin
la factrice a enfin*

« *mis un nom sur mon visage* »

pourrait économiser un *ça y est* ou un *enfin*, sans que perdre le moindre grain de sens. En vérité, l'écriture de Roland Tixier n'est guère soucieuse d'économie de mots, de ce *moins-dire*, qu'un spécialiste comme Maurice Coyau met en avant ; cette forme ici pratiquée participe ici d'une libre adaptation du haïku, courante chez les poètes français du quotidien, qui en ont usé et abusé, au point que cette forme a perdu aujourd'hui tout prestige, - en cela convient tout à fait au projet modeste de notre poète.

Roland Tixier est notre cendrillon, le lecteur doit percer à jour ses charmes et ses vertus sous les oripeaux d'une banalité apparente, oublier jusqu'à ses préventions dont certaines renvoient à l'histoire même de Roland Tixier, créateur des Editions du Pré de l'Age, minces plaquettes qui sur un format minuscule égrenaient de courts poèmes, haïkus entre autres mais pas seulement, qui se dégustent page à page, poème à poème, au goutte-à-goutte. Dans la récente publication, les poèmes vont par quatre sur 100 pages (avec des changements de rythme bien venus dans la mise en page, qui rompent la monotonie), leur faisant perdre cet aura de mystère et de silence, cet arrière fond vaguement mystique ou zen, dont à l'évidence l'auteur serait aujourd'hui encombré : son haïku n'est pas une goutte de miel dont il convient de se délecter longuement, elle est prise dans un mouvement, qui est celui du temps, mais aussi celui de la marche d'un piéton urbain, qui « arpente sa banlieue ». Et :

« *c'est toujours pareil* ».

Ce constat désabusé est le fond sur lequel s'inscrit la problématique du livre, mais il est refoulé et tu, puisqu'il va sans dire. Certes :

passé un certain âge

le curieux labeur

d'égrener les années

Condamné au retour du même, le poète s'applique à relever comme autant d'instantanés miraculeux les raisons de s'étonner, devant ce qui *annonce, précède, arrive* ou au contraire *s'attarde* plus que d'ordinaire: la *première chaleur de l'été* ou le *premier froid*, ou un *dernier cinéma de quartier* qui résiste:

premier jour d'octobre

vu déjà un sapin blanc

dans l'entrée d'Ikea

« *Avec le temps* » est ainsi animé d'un mouvement général, ponctué de ces instantanés où le piéton de Villeurbanne, très présente avec ses gratte-ciel et sa station de métro Hôtel de Ville, ses noms de rues et de square, saisit sur le vif les événements minuscules, grâce auxquels les saisons marquent la ville de leur empreinte, mais aussi ce qui introduit des variantes sur le parcours familier, rencontre d'un merle ou d'un cantonnier, ou encore :

l'aventure de ce jour

fut de prendre rue du Nord

plutôt que rue des Mûriers

Ainsi ces mots, dont Roland Tixier use si volontiers qu'ils font parfois pléonasmes, les *encore, enfin, à nouveau*, sont moteur et marque la véritable nature de cet écrit, celle d'un carnet de bord tenu par un homme sans qualités, persuadé « qu'il ne fait rien de rare », attentif cependant et qui s'est donné comme contrainte la moindre des contraintes, de noter sur ces trois vers qui font le haïku, les légers désordres quotidiens.

Toutefois dans cette crue de notations, auxquelles l'auteur semble imposer sa volonté de piéton quelconque, frémit, en une minorité de poèmes, l'ombre d'une inquiétude inattendue :

*est-ce moi enfin
sur ce trottoir granuleux
sous ce ciel de traîne ?*

ou, plus poignante, d'une confiance, qui donne tout son prix à ce journal voué à l'anonymat :

*rare les endroits
de la ville
où je n'ai pas pleuré*

Délicat, angoissé, provocateur à sa manière, un rien bravache aussi : ainsi marche Roland Tixier.

© **Claude Vercey**

Au fil de ses rares publications, Roland Tixier a su conserver un ton reconnaissable autour de la forme brève. De haïku en haïku, l'univers du poète se découvre par touches minuscules, par flashes ou par arrêts sur images. L'auteur sait relier des mondes opposés dans un habile télescopage : « en survêtement Adidas / elle lit Gogol dans le métro / parfois un regard vague ». Il fait cohabiter une observation subtile de la nature en milieu urbain (oiseaux, arbres, fleurs...) et les avatars habituels de la ville (bus, métros, parkings, quais de gare,...). C'est grâce à ce rapprochement insolite qu'il parvient à déceler des signes invisibles au commun des mortels, comme une chaleur intime dans un désert de glace. « La rue est mon jardin », écrit Tixier qui excelle dans le vagabondage urbain à travers des lieux familiers : « connaître le bonheur / d'avancer droit devant / dans le monde des rues ». Et puis ce rappel permanent : « penser à prendre son temps », car on n'en a jamais fini avec le temps et sa terrible ondulation. Ce n'est pas par hasard si Jean-Louis Massot qui dirige les éditions du Dessert de Lune a choisi ce recueil comme centième titre, avec « des mots qui bruissent pour saisir le temps bien plus que d'une simple et invisible esquisse ». Juste saisir le temps pour lui voler quelques pépites.

© **Georges Cathalo**

C'est le mot « mouvement » qui m'est venu en refermant le recueil de haïkus de Roland Tixier, *Avec le temps*, paru en 2008 aux éditions du Carnet du dessert de Lune.

Le poète se promène dans des paysages urbains : *j'arpente ma banlieue* annonce-t-il. Le verbe marcher scande le recueil et le métro, les parkings, le bus, les chantiers, les rues, les commerces, la zone industrielle constituent le décor.

Le regard du poète nous restitue la ville dans son mouvement et dans sa diversité :
paroles entendues

première chaleur d'été c'est le début dit la voisine on ne va pas se plaindre
scènes observées

deux vieillards deux verres au fond du café où l'après-midi n'a pas de prise
photographies

poupée de porcelaine dans le bus du matin drap noir yeux de jais
sensations

ah ! l'odeur des mandarines de l'épicerie orientale à l'approche de Noël

Un regard attentif, empathique et fraternel. Le poète traverse la ville mais se laisse aussi traverser par elle :

certains jours le chant des oiseaux est grande merveille d'autres jours il me transperce

La promenade fait surgir des souvenirs
mon père lui aussi entendait sonner l'heure au clocher de l'église
et la géographie devient intime

rare les endroits de la ville de toujours où je n'ai pas pleuré

Les haïkus deviennent alors reflet des émotions du poète, entre journal intime et confiance aux lecteurs

ciels noirs de tous les étés certains jours sont de trop j'ai mal à vivre vous savez

Une certaine mélancolie baigne le recueil car le mouvement est aussi celui, inéluctable, du temps. Les saisons, les jours sont là pour témoigner de sa fuite. :

je prépare le thé je brûle de l'encens le temps nous est compté.

Enfin, le mouvement est celui de soi vers soi : à travers les autres, à travers le monde, c'est aussi lui-même que le poète rencontre : *je marche vers moi*. Avec, vers la fin du recueil, de petits rappels à soi-même, qui sont également pour nous lecteurs des invitations à ne pas oublier l'essentiel :

tu vois aujourd'hui encore tu as failli oublier de regarder le ciel.

© **Cécile Thibesard**